

ISABELLE PARIENTE-BUTTERLIN

ERASED

Traité de l'effacement



ERASED
DE KOONING
DRAWING
AUX BORDS
DES MONDES

L'écriture est entremêlée d'effacement comme la musique ne s'entend que par les silences. L'effacement dont il est question dans ce traité a été mis en œuvre sur le texte même du traité ; beaucoup de passages en ont disparu. D'autres, peu nombreux, ont presque été effacés : il est encore possible de les deviner, plus tout à fait de les lire.

Ce qui demeure du texte est ce qui a résisté à nos tentatives d'effacement.

I

Revenir (il neige toujours, il ne cesse pas de neiger) à la fascination pour cette suite de mots, *Erased de Kooning*, Rauschenberg. Rauschenberg, *Erased de Kooning*. Et même les initiales, EdKD. D pour Drawing. Suite de lettres, à l’alternance mélodique comme celle des bords des mondes, où longtemps j’ai écrit, qui furent mon site, autrefois, qui sont dans mon esprit aBdM. Suites de lettres, EdKDaBdM. J’ai suivi les traces dans la neige. Comme il y a eu des répétitions incessantes de chutes et d’averses de neige, les traces que permettait la première averse ont été effacées par la suivante, et ainsi de suite, elles demeurent et elles s’effacent, et s’effaçant elles demeurent, et demeurant elles se laissent effacer. Fascination en boucle pour l’EdKD sans aucune fascination, cependant, pour l’iconoclasme. Alors on commence à errer sur internet comme on erre dans la neige. Erasure as drawing, drawing as erasure. Ce qui se transpose, à n’en pas douter, dans l’écriture. Qu’est-ce qui s’efface dans l’écriture ? Qu’est-ce que, de nous, nous effaçons dans l’écriture, qu’est-ce que nous effaçons du monde, et de nos stratagèmes jusqu’au piège optique dont parlait François Bon : « Comme le verre d’eau de Francis Ponge dans *Méthodes*, ces carafes “à la fois ‘contenant’ aux flancs transparents comme une eau durcie, et ‘contenu’ plongé dans un plus grand contenant de cristal liquide” fait du récit plongé jusqu’à la parfaite transparence dans le réel qu’il rapporte – ainsi se construit l’illusion du roman – un piège optique par excellence. »

« Le récit plongé jusqu’à la parfaite transparence dans le monde. »

On pourrait transposer. On pourrait faire varier. Et comprendre alors ce que Rauschenberg a saisi d'extraordinaire (encore une fois, je n'ai aucune fascination pour la dimension iconoclaste du geste consistant à effacer le de Kooning, dont je ne parviens pas à savoir quel il était avant le geste de Rauschenberg, sinon que de Kooning l'a choisi difficile à effacer au point que le geste d'effacement à la gomme a duré un mois entier). Le geste du peintre ou du romancier fonctionnant comme «un piège optique». Et l'effacement du geste se tentant jusqu'à la perfection de sa saisie du monde et de son effacement dans le monde. Donc le texte, les phrases, tout dispositif, n'importe lequel, tout dispositif esthétique que l'on met en œuvre pour saisir le monde jusqu'à la transparence du dispositif lui-même, sont d'autant plus efficaces, d'autant plus saisissants qu'ils sont transparents et ne se donnent pas à voir comme dispositif. Il y a donc, dans les phrases, quelque chose qui s'efface en même temps qu'il s'écrit. Il y a un double mouvement, une tension qui n'est pas celle du secret, de l'implicite, de ce qu'on cache contre ce qu'on écrit, au-dessous, au-delà. La question du secret n'est pas du tout en cause ici. Elle est d'ailleurs souvent très mal posée puisque Canguilhem rappelle que ce qui est secret, par définition, secrète. À méditer, évidemment, avant de se confier à qui que ce soit... Le secret comme prétendue opacité, visible de toutes parts, est à l'opposé de cette transparence. Pur dispositif à l'écoute du monde, pur piège en effet, selon François Bon, ou bien, comme le formule John Cage à propos de Rauschenberg : « The white paintings were airports for the lights, shadows and particles. »

Les images effacées de Rauschenberg, et en miroir, les images s'effaçant de de Kooning, et puis l'effacement lui-même

s'effaçant. Ou sa possibilité. Retrouver le de Kooning sous les effacements de Rauschenberg ? Savoir, ne pas laisser le monde à son invisibilité, il manque quelque part, disons sur ma rétine, l'image effacée du dessin de de Kooning. Elle manque sur ma rétine, telle que Rauschenberg l'a effacée. Retrouver, sur le carton, sous les gestes, de l'un, les annulant, les gestes de l'autre, qui ne sont pas tout à fait annulés par ceux qui les ont suivis, qui voulaient leur répondre, les reprendre. Pas entièrement sans doute. L'un annulant l'autre et nous en parlant. Et ce qu'il manque, dans le monde. Qui ne se retrouve plus. Je n'ai pas trouvé, j'ai cherché, je n'ai pas beaucoup cherché, mais tout de même, j'ai erré, à n'importe quelle heure, dès que le réel desserrait son emprise, combien de fois lors de ces derniers jours ai-je rentré dans le moteur de recherche « *Erased de Kooning Drawing Rauschenberg* » même si l'expression complète m'est devenue moins familière que EdKD, j'ai cherché, je n'ai pas vraiment envie de savoir, quel dessin de de Kooning Rauschenberg a effacé. Sans doute on le regretterait. J'oublie trop souvent le Drawing. EdKD. Il y a ce D majuscule qui manque à ma mémoire, que je voudrais surimposer à ma rétine, qui commence à dessiner un manque. Se demander quel dessin de de Kooning Rauschenberg a effacé. Que l'effacement soit un dessin n'est pas en cause, mais c'est aussi ce qui se joue, dans les effets de silence et de miroir, et d'immobilité, d'attente déçue, dans lesquels ces gestes nous entraînent, toute la suite de tous ces gestes, le dessin de de Kooning est effacé, et l'effacement est un dessin, est lui-même un dessin de Rauschenberg. En sorte que l'effacement du dessin de de Kooning est un dessin de Rauschenberg en dépit de toutes les contradictions. Je ne suis pas sûre d'être capable de me tenir à ces suites de retournements.

Je préfère les rêver. Je préfère rêver ce que sont devenus un à un, les uns après les autres, se défaisant, se délitant, les fragments de couleurs du dessin de Kooning s'effaçant jusqu'à être effacé, se détachant de son support, se détachant du carton auquel il se tenait, glissant de lui, se laissant glisser sous les gestes obstinés de Rauschenberg. Rêver de ces fragments de couleurs, de ces fragments, réduits à n'être presque rien, de ces échardes de dessin, qui bien que n'étant presque pas de la matière, presque plus, fragments d'échardes de couleurs, fragments de pigments, furent repoussés, sont repoussés par la main de Rauschenberg. Ne cesseront plus jamais de l'être. Éloignés. À l'infini. Les fragments du dessin de de Kooning, éparpillés au sol, se délitant, se dispersant, le dessin lui-même se dispersant, sans doute les fragments de couleurs se sont-ils perdus dans l'espace, d'abord de la pièce et puis bien plus loin. Il est possible après tout, il n'est pas impossible, disons, on ne peut pas exclure complètement cette hypothèse, on ne peut pas la repousser de la main, comme un fragment insignifiant, on ne peut pas refermer la fenêtre sur cette hypothèse, il n'est pas entièrement impossible, et que l'on m'accorde cela, aussi ténu soit-il, suffit amplement pour ce que j'ai à en dire, qu'un jour, quelque part, dans une rue de New-York ou de Paris ou d'ailleurs, il n'est pas absolument impossible qu'on aspire, on, soi, n'importe qui, voilà qui n'a pas d'importance, il n'est pas impossible que porté par le vent, impalpable, n'étant presque plus rien, un fragment, aussi infime soit-il, du dessin de de Kooning effacé par Rauschenberg, un fragment, en somme, de l'effacement en quoi Rauschenberg a transformé le dessin de de Kooning ait été respiré dans un souffle de vie. Le monde s'efface tous les soirs. Le mouvement revient avec une constance parfaite. Toutes les nuits, le soir

efface le monde comme un papier buvard qui viendrait et nous recouvrirait. Comme une épaisseur de matière qui viendrait, se surimposerait à nous et nous engloberait jusqu'à faire disparaître le monde. Et nous laisser seuls, avec nos consciences aiguisées et nos yeux immenses dans l'obscurité. Nous n'avons rien à faire, et nous n'y pouvons rien. L'obscurité nous absorbe, nous n'avons rien à faire et dans ce mouvement-là, nous ne pouvons rien. Que nous tenir à nous.

La neige exerce une même fascination.

Une fascination semblable à celle de la phrase que nous effaçons sous nos yeux, que nous venons d'écrire et que nous effaçons. La phrase s'efface. Le point d'insertion remonte sur l'écran, remonte la ligne qu'il descendait avec une certaine constance depuis, déjà, quelque temps. Il semblait que la phrase commençait à prendre une extension. Elle était inscrite, là, sous nos yeux, elle s'inscrivait, prolongeait son mouvement, s'étirait dans la régularité de la tension de notre pensée vers le monde. Il pouvait sembler, il semblait presque que nous allions rejoindre le monde. Quelque chose traversait la page qui commençait à être notre pensée, comme nous l'aurions formulée, quelque chose commençait à exister qui allait atteindre la ponctuation, la respiration, l'escale du point. Ponctuation. Il y a toujours un espace même si nous ne l'inscrivons pas dans l'espace de la page, il y a toujours un espace entre la fin de la phrase et la ponctuation finale. La convention varie mais c'est à ce moment-là précisément que nos doigts ont hésité. J'ai bien regardé leur mouvement. Nous approchions de ce moment où la ponctuation vient valider la phrase et la poser dans l'espace du texte. C'est à ce moment-là précisément qu'ils se sont suspendus un peu au-dessus du clavier. Ils ont marqué une

légère pause, et il devenait clair que le silence retombait. Puis à leur tour ils sont retombés. La main est devenue immobile et tendue. Un seul geste d'un seul doigt suffit pour cette opération. Sous nos doigts, le clavier alors prend un rythme différent, la frappe ralentit, hésite, se suspend, puis, dans le silence revenu de l'avancée de nos mots sur le silence, le doigt immobile, dans une légère crispation, impose au point d'insertion, non de descendre, non de poursuivre notre avancée contre le silence, mais de remonter la ligne, de remonter la phrase et de nous ramener au silence dont personne ne sait, alors, que nous sommes sortis. Et de nouveau cette séquence en tête. Comme une clef dont je ne connais pas tout à fait le maniement. Il y a encore tant de mouvements qui ne fonctionnent pas tout à fait. EdKDaBdM ; *Erased de Kooning Drawing*, aux Bords des Mondes. Qui n'est ni une image de destruction (le monde en est plein, en regorge, je n'éprouve aucun besoin d'en insérer ici, dans mon univers en construction), ni une image d'iconoclasme (je n'éprouve pas de fascination pour cela non plus). Le monde est plein de fureur et de destruction, entrecroisées, entrelacées, et pour elles, je n'ai aucune fascination. Elles me parviennent comme des houles, mais je ne reste pas à les regarder, au contraire des vagues. Que les génies furieux demeurent entre eux : ils ne me sont rien. Ni les Érynnies. Ni les Bacchantes. De nouveau cette séquence en tête : EdKDaBdM, mais il faut ici passer son chemin si on cherche de la destruction. Il y en a assez partout dans le monde, et les bibliothèques anciennes disparaissent en fumée dans des guerres contemporaines. Je n'ai, pour cela, aucune fascination. Pas la moindre. Le monde est tel qu'il est besoin, ici, de s'en désolidariser, à seule fin de pouvoir, aux bords des mondes, déployer les phrases. Or de nouveau cette séquence

en tête : EdKDaBdM. Les seules biographies qui vaillent sont les articulations intellectuelles du temps, où l'on passe du silence à la phrase et à son déploiement dans la nuit intérieure qui nous habite. Un instant de répit.

Fascination calme de cette séquence, comme une ligne mélodique : EdKDaBdM ; *Erased de Kooning Drawing aux Bords des Mondes*. La ligne monte et puis descend et d'elle, je suis les déploiements. Je suis les déploiements d'une ligne mélodique, EdKDaBdM ; *Erased de Kooning Drawing aux Bords des Mondes*. Rien d'autre qu'elle, dans ses aléas et ses vibrations aléatoires. Comme la surface impassible et fragile d'une eau transparente et immobile. La fureur n'est rien, et les élancements non plus. Mais la surface immobile et impassible de l'eau est plus fascinante que tout le reste. C'est le miroir muet de nos âmes (elles n'existent pas), redevenues calmes. Il paraît qu'il existe des applications pour effacer nos écritures sur les réseaux sociaux. Tweeteraser, swipetweet, ce genre de choses. Entendons-nous : est-il possible de choisir un geste autre, et de les discuter sans prétendre qu'on a raison ni que les autres ont tort ? C'est du moins une des lignes mélodiques dont j'entends bien les échos sceptiques. Il est possible que j'aie tort. Il est possible que je me trompe, je n'écarte jamais cette hypothèse. Mais l'erreur n'importe pas tellement, et tout cela est sans conséquence. Qu'on perde un de mes tweets, un de mes textes ne modifiera rien au monde. Presque rien. Presque absolument rien.

Et toujours cette phrase en tête, depuis si longtemps, et qu'il faut une traversée immense de temps à comprendre, comme une mise en garde et une mise en demeure : « avant de vous demander si la philosophie vous est indispensable, demandez-vous si vous

êtes indispensable à la philosophie ». Elle vient d'un autre temps, évidemment, mais résonne encore dans mes oreilles, et je n'ai pas la réponse. L'impulsion avait bien, en elle, quelque chose d'irréfléchi qui demandait que, par la suite, on la reconstruise, sans qu'on puisse vraiment être en mesure de dire si ce qu'on en dit est bien ce qu'on a fait. Sans réfléchir et sans y penser. Mon compte Twitter dénombrait quelques 24 000 interventions. J'ai suivi l'impulsion. Cela n'avait aucune importance. Il s'agit seulement de se glisser dans ce temps pendant lequel (un mois), Rauschenberg a effacé le dessin de Kooning. Aussi irréfléchi que soit le mouvement, il répondait à une nécessité. *Erased de Kooning Drawing aux Bords des Mondes*. Sur le moment, je n'avais pas fait le lien entre l'avant et le revers, autant dire que je n'avais pas compris ce que je faisais, le miroir était lisse, il ne reflétait rien, qu'un allègement des pas à effacer, l'esprit rebondissait sur lui, sans rien voir. Faire en sorte que les traces de moi ne pèsent pas sur le monde. Encore une fois, il n'est pas question de destruction mais seulement de légèreté. Et d'effacement. Il est insupportable d'être à soi-même une masse opaque. Par aversion pour les béances et le trou noir dans lequel le passé veut nous entraîner. De Kooning a choisi un dessin que Rauschenberg mettrait du temps à effacer, Rauschenberg a passé un mois entier à gommer le dessin de de Kooning, choisi pour lui à dessein, à dessein que le temps dure de l'effacement. Je n'ai pas tellement d'espoir de mettre moins de temps que Rauschenberg. L'application ne fonctionne pas, et très souvent, pendant le temps même de l'écriture, je dois m'interrompre et vérifier qu'elle continue d'effacer tout ce que j'ai écrit sur Twitter. La phrase s'écrit en même temps qu'une autre s'efface. S'allège, se compense. Je n'ai pas envie d'être fixée par la ligne du temps. Je ne suis pas certaine,

toutefois, d'avoir l'obstination de Rauschenberg. Et puis, il y a des obstacles à prévoir. Comme si le fil se resserrait. Se tissait de nouveau. Se tendait. Comme si, effaçant ce qui n'est plus tout à fait, plus exactement soi, on se tenait plus près de soi. Il conviendra d'effacer un certain nombre de données.

La dynamique demande, comme pure condition de possibilité, une parmi d'autres, de ne pas s'empêcher elle-même. De ne pas s'empêtrer dans les étapes de soi. Le mouvement n'est possible que si le geste est léger (comment être ce que j'ai à être si je suis constamment rappelée au souvenir de ce que j'ai été ?). Ma mémoire m'appartient, elle ne peut s'éparpiller dans le monde ni s'inscrire en lui ou bien la phrase qui m'intéresse est la phrase à venir. Ne pas donner au temps plus d'importance qu'il n'en a.

La phrase qui importe est la phrase à venir. Elle seule. Celle que je n'ai pas encore prononcée. Celle qui est dans mon esprit et sous mes doigts, c'est le même lieu, je viens de l'identifier, il faut croire donc que l'esprit est à l'interface des doigts et du clavier, très exactement là, dans cette zone où les doigts se retirent quand ils ne frappent pas la touche, mais dans laquelle il leur reste cependant très évidemment possible d'inscrire une lettre, puis un mot puis, les articulant entre eux, toute une phrase, la phrase à venir, qui me fera porter un pas plus loin sur le monde. Jusqu'à l'immobilité, jusqu'au silence. Mais tant que je n'en suis pas là, je n'ai pas à m'imposer à moi-même l'immobilité du passé, ni à la laisser choir dans le présent. Je revendique le pur effacement de mon présent, *limite indéfiniment reculée entre l'avenir et le passé*. Le pur basculement du présent, qui est le temps dans lequel je me trouve, de l'avenir vers le passé. Je me trouve à ce moment-là du temps, et c'est alors que la phrase est

prononcée. Elle est tension pure et dynamique vers la phrase à venir. Je n'ai pas, à moi-même, un rapport d'archivage. Reste l'énigme des bords des mondes. Il est possible qu'ils se voient par endroits remodelés et effacés. *Erased de Kooning Drawing aux Bords des Mondes*. Effacer n'est un geste de destruction que si l'accumulation est le paradigme de la construction. Que nous conservions pieusement et respectueusement ce que les autres nous ont laissé est une évidence. Mais je ne suis pas à moi-même un autre et je n'ai pas, à ce que j'écris et pense, un rapport tel. Je ne m'y sens pas tenue. Il est vrai que Rauschenberg a effacé de Kooning. C'est en cela que je me sépare de lui : ce que j'efface est de moi et ce geste est et demeure et demeurera entre moi et moi.

Effacer. S'effacer. S'effacer (soi) derrière les phrases.

Écrire est un geste. Il y a tant de choses qui demeurent incompréhensibles. La seule chose que je puisse faire est de me rapprocher au plus près d'elles, de les cerner, de les viser de l'intérieur du langage comme avec un instrument de précision. Je ne peux pas faire beaucoup plus.

Je me souviens de lignes que je n'ai pas envie de relire sur la perfection du geste du calligraphe dans le livre de Jean-François Billeter, *Cinq Leçons sur le Tchouang-Tseu*. Je n'ai pas envie de les relire parce que ces lignes continuent de faire sens en moi, de se déployer, je continue à en entendre les échos et je laisse les choses se faire, sans doute encore pendant des années, je n'ai pas besoin de bouger ni de les relire. Elles continuent de me modifier.

Il y a un lien, je tiens là les pièces du puzzle, pour le moment elles ne s'assemblent pas. Elles s'assembleront. Ou pas. Rien d'autre que laisser faire. C'est tout ce que je peux. Laisser se

déployer le geste du calligraphe, dans sa perfection calme, pendant que Rauschenberg efface de Kooning. *Erased de Kooning Drawing aux Bords des Mondes*, leurs jeux se répondant de majuscules et de minuscules. Je ne peux que laisser ces images cheminer en moi, aussi longtemps qu'il le faudra, les laisser se composer et se recomposer, et attendre. En affinant les phrases, en faisant le moins de bruit possible.

Il faut reconnaître, dans l'écriture et dans la pensée, la dimension du temps et la dimension du silence. Ce qui impose, pour moi, qu'une phrase ne soit pas une éruption de violence. Ici se trace dans mon esprit la frontière de l'inaudible du monde. Même si parfois elles parviennent jusqu'à mes oreilles et se gravent dans ma mémoire. Mais ce n'est pas du langage. Toute phrase porte en elle ces dimensions de temps et de silence s'entrelaçant, en plus de toutes les autres dimensions non encore explorées, devinées à peine.

Dans l'immensité du langage, s'orienter en suivant le temps et le silence qui s'entend dans toute phrase. La structure est en écho. Toute phrase qui parvient à la conscience et y fait sens porte en elle le silence et le temps et leur fait traverser l'espace de la page jusqu'aux représentations intimes du monde et de la conscience. C'est sous ces deux conditions que la phrase atteint, dans le mouvement, la conscience, parvient à se déployer en elle, et y prend sens et s'y déploie. Aussi longtemps qu'il le faut. Le temps alors n'existe plus que dans le déploiement de la phrase. Et le langage rejoint la musique.

Le geste du calligraphe, le geste de Rauschenberg, l'un et l'autre se répondant dans ma conscience. Je ne sais toujours pas pourquoi.

Ce que peut l'effacement et ce qu'il ne peut pas. Rauschenberg effaçant le dessin de de Kooning. Il doit être possible de poser la question de l'existence du dessin, de la trace, de sa transparence dans le monde, de l'existence des débris de l'effacement, et finalement de l'existence du dessin de de Kooning sous l'effacement de Rauschenberg sans du tout se soucier ni de la valeur du dessin de de Kooning, ni de la valeur du geste de Rauschenberg, ni de la valeur de l'*Erased de Kooning Drawing* de Rauschenberg.

Il se peut, par exemple, que ce geste d'effacement de l'un sur un dessin qui n'est pas de lui, dans la distance même, dise quelque chose à entendre du lien essentiel entre le langage et le silence. Permette d'en approcher. Il se peut que ce geste renvoie à la présence du silence dans le langage, à la présence du silence dans la musique, à la respiration de silence, et qu'il soit simplement, dans ce que je cherche à en saisir, une analogie de ce lien. L'effacement, selon le geste de Rauschenberg, est présent dans le dessin, comme le silence existe dans les phrases. Sans quoi le langage enserrerait et aurait, dans sa forme écrite, un lien inévitable à la mort, présent dans les méditations de Derrida et dans la lecture qu'en propose Charles Ramond¹. Le lien entre mort et écriture est bien connu, en effet, et depuis longtemps. C'est peut-être cela qui s'esquisse dans ce geste. Il se peut que le dessin effacé ramène à la présence du monde, et à notre présence en lui, provisoire. L'écriture n'est pas une lutte contre la mort. Je ne lutte pas. J'accompagne le mouvement. Je n'aime pas suspendre le provisoire dans l'écrit. Toute phrase est provisoire. Toute phrase est, n'est que, la pointe ultime de

1 Charles Ramond, « Hommage à Derrida — ce qui nous revient », Cités, 2007/2 (n° 30), pages 83 à 99.

notre avancée dans le monde. Elle n'a de sens que si elle prépare, rend possible, appelle, attend la prochaine, elle n'a de sens que si elle ouvre une perspective sur la phrase à venir. Il n'y a pas de point final. Il n'y a que des points filants dans l'espace de la page comme des étoiles filantes. Un point est une étoile filante vers une autre phrase.

De ce point de vue sidéré sur l'écriture, sidéré et sidéral, il est possible que l'écriture sur internet libère les phrases de ce rapport à l'enregistrement. Il n'est pas impossible qu'elle les rende à la dynamique de la parole lancée à travers le monde et à travers le silence, et les libère du lien avec la mort. *Erased de Kooning Drawing aux Bords des Mondes*. Écrire et effacer, se donner la possibilité de l'effacement dans le geste de l'écriture. Ne pas inscrire le geste de l'écriture dans l'enregistrement. On n'enregistre rien. On avance. Et pour avancer, il faut parfois revenir sur ses pas. Et puis : les sourires aussi sont silencieux. L'effacement lui-même peut s'effacer et s'annuler. Effacement de l'effacement. La vie est mouvement, n'est-ce pas ?

Il manque un texte dans la série des *Erased de Kooning Drawing aux Bords des Mondes* et personne ne s'en est aperçu. La neige a fondu sur le monde, elle reviendra peut-être, mais personne n'en parle plus, du moins sous nos latitudes et c'est comme si on avait rêvé. Elle reviendra et il ne serait pas impossible que le train, qui parfois s'élance dans l'absence dans les lointains bleutés d'un tableau de Dürer, quitte ses lignes et ses brumes pour traverser l'effacement d'un *Erased de Kooning Drawing*. Pour le moment la neige a fondu, on la sent presque dans l'air froid qui traverse la ville, mais l'effacement s'est effacé

et le réel est revenu sous les effacements qu'elle avait tenté de déposer sur le monde. Puisqu'il est possible d'effacer l'effacement. Il manque un texte dans la série des *Erased de Kooning Drawing aux Bords des Mondes* ; ce vide est essentiel à leur structure. Il continuera de lui manquer et c'est en lui manquant qu'il s'installe au cœur d'eux. Il manque un texte dont les phrases absentes sont celles autour de quoi, dans la gangue de silence qui est la leur, toutes les autres phrases s'enroulent et se déposent. Il y a, au cœur des bords des mondes, un texte effacé avant d'avoir été écrit. Parfois, la nuit, il m'arrive d'entendre des phrases de ce texte qui n'est pas complètement muet. De ce texte effacé, il remonte des bribes et des fragments à la surface de ma conscience, si et seulement si la nuit est noire et les contours des objets, estompés. Il se déploie les échos de phrases qui ne sont pas prononcées dans ma conscience. De ce texte effacé, qui ne sera jamais écrit, qui ne s'écrira pas, il se déploie des échos qui ne se répondent pas et ne s'entrecroisent pas. Les coquilles et les nacres, après tout, se déploient autour d'un vide essentiel et central qu'elles ne rejoignent jamais, vers lequel elles tendent, qu'elles n'atteindront pas. Les coquilles comme les nacres se construisent autour de ce qui leur manque, continuera de leur manquer, qu'elles entourent, autour de quoi elles s'enroulent, comme les phrases s'enroulent sur elles-mêmes autour de ce creux et de ce silence auquel il faut s'arracher. Auquel il faut parvenir à s'arracher. Il manquera toujours un texte aux bords des mondes, au centre des bords des mondes, il ne manque pas le texte à venir, mais les quelques phrases qui auraient rejoint le noyau dur de réel condensé et intense qui demeure à distance. Ce doit être, je le suppose, ce noyau dur que Rauschenberg voulait atteindre et effacer. *Erased de Kooning Drawing aux Bords des*

Mondes. Quelque chose devant les yeux, entre les yeux et le monde, empêche la mise au point. Ou alors c'est une tempête de neige, sans le vent ni le froid. Ou bien encore la brume le matin. Une brume qui monte de la terre et s'en ira avec la nuit s'en allant. Ce sont les yeux qui se voilent de larmes, d'émotion ou de tristesse, le regard qui s'embue parce que le monde le veut ainsi et qu'on n'y peut rien, c'est ainsi. On n'y peut rien : le regard se trouble. L'un ou l'autre se voile, le monde ou les yeux, mais il y a soudain entre nous et le monde une imprécision qui nous laisse démunis face à lui. Le monde est trop près, le regard se trouble, les yeux se voilent de larmes, d'émotion ou de joie ou de chagrin, on n'en sait rien. C'est l'oubli tout simplement. Je ferme les yeux et je ne parviens pas à voir les visages. Je n'ai jamais réussi à voir les visages en fermant les yeux, je ne suis jamais parvenu à ce point de précision dans le souvenir où il suffit de fermer les yeux, de clore ses paupières, de se clore au monde, pour retrouver les images, les visages. Je ne parviens pas à affiner le grain de la saisie du réel et des souvenirs à ce point de précision et de finesse qui me permettrait de voir les visages. Ou les lignes des lointains bleutés. Ou encore les postures et les silhouettes des corps de ceux avec qui je me suis trouvé, dans ce monde, dans le même ici et maintenant. Parfois, sans raison, mon regard se voile et se trouble, et je ne parviens pas à affiner la mise au point. C'est l'effacement de soi. L'attente du monde, qui n'est pas possible sans l'effacement de soi. L'un et l'autre s'entrelacent et s'entremêlent, comme les tiges de deux végétaux qui se croisent en apesanteur à une hauteur que nous n'atteindrions pas. Et encore, pas tout à fait : c'est la présence du monde qui demeure impossible sans cet effacement de soi et de ce qu'on a dit. C'est l'avenir suspendu à cet effacement. Le

geste à venir qui lui est suspendu, suspendu à l'oubli vertigineux. Les entassements, les accumulations, les amas, les agrégats, les empilements ne peuvent rien contre ce vertige. J'ai commencé à effacer mon compte Twitter, à remonter le fil, à ne plus le laisser se perdre dans les profondeurs d'un temps auquel je ne revenais pas. Nous sommes éphémères et il vaut mieux nous y faire. Je retiens mon souffle et je prends mon élan, et je vais bientôt élaguer des branches des bords des mondes. Ils ne peuvent pas devenir trop immenses, je ne peux pas m'y perdre, ils sont moi, je ne suis pas le je des bords des mondes, mais les bords des mondes sont mon monde mental et mes représentations, dans lesquelles je ne veux pas de bras morts.